

In deinen süßen Händen - Musik für verlorene Seelen

Schöne Welt, Wo bist Du?

C'est à une question qui traverse les âges que renvoie ce poème de Schiller écrit en 1788. Ce sont les premiers mots de ce nouvel opus qui interroge sur l'existence, l'errance et le deuil.

De nature mélancolique et sensible, mon existence oscille entre ombre et lumière.

La musique a toujours été pour moi un refuge, un lieu d'expression, de compréhension des sentiments et d'apaisement. À travers la musique et la poésie, j'ai voulu dévoiler cette fragilité qui traverse ma vie, mais aussi donner voix aux blessures que nous portons tous en silence, parfois par peur, parfois par pudeur. La perte d'un être cher, une rupture, une désillusion laissent parfois sans voix, dans une solitude profonde, dans une errance affective qui peine à trouver le repos.

Il m'a semblé essentiel de nommer ces états d'âme, de les rendre audibles, dans l'espoir que leur résonance puisse, d'une manière ou d'une autre, soulager la douleur de l'autre.

J'ai souhaité construire une trame narrative à travers une sélection de lieder de Franz Schubert, réunis autour de la mélancolie et de la mort envisagées comme des états intérieurs que la musique rend perceptibles par le temps, la texture et l'harmonie. Ces œuvres dessinent un parcours où agitation, renoncement et apaisement s'enchaînent, non comme des oppositions, mais comme des visages complémentaires aux états que l'on traverse aux différentes étapes du deuil, à ce cheminement qui renvoie à l'absence, à la frustration, à la colère et à la paix.

Dans les lieder de Schubert, la mélancolie n'est jamais un simple état d'âme : elle est une manière d'être au monde. Elle se glisse dans chaque respiration musicale, dans ces lignes vocales à la fois simples et infiniment fragiles, comme si la musique hésitait sans cesse entre la consolation et l'abandon. Schubert donne voix à des âmes solitaires, errantes, souvent blessées par l'amour, le temps ou l'impossibilité d'un avenir apaisé. Le piano n'accompagne pas : il pense, il se souvient, il murmure ce que les mots n'osent pas dire.

La mort, omniprésente, n'apparaît jamais comme un cri dramatique, mais comme une présence intime, presque familière. Elle est repos, promesse de silence, parfois même ultime douceur. Chez Schubert, mourir n'est pas toujours disparaître : c'est se fondre dans la nuit, dans la nature, dans un ailleurs où la douleur se dissout. Cette proximité entre la vie et la mort confère aux lieder une intensité bouleversante, suspendue entre lumière et obscurité.

Le programme s'ouvre avec *Die Götter Griechenlands*, qui exprime une profonde mélancolie face à la disparition du monde idéalisé de la Grèce antique. Le discours musical s'ouvre et se referme sur des séries d'octaves résonnant comme une clameur funèbre, renforçant cette question lancinante : « Beau monde, où es-tu ? » Les choix harmoniques renforcent l'impression d'un regard tourné vers le passé, empreint de tristesse et de désillusion.

Der Jüngling und der Tod met en scène une opposition radicale de caractères musicaux.

L'écriture tourmentée et syncopée du jeune homme, qui aspire à quitter ce monde, contraste avec la réponse de la Mort, dépouillée, d'une implacable stabilité, soulignant l'un des paradoxes essentiels de l'esthétique schubertienne : la mort comme apaisement.

Dans *Gretchen am Spinnrade*, la figuration circulaire du piano instaure une immobilité paradoxale : le mouvement incessant du rouet empêche toute progression réelle.

Cette écriture répétitive, soutenue par des modulations instables et un chromatisme expressif, enferme la voix dans un présent obsessionnel, donnant le sentiment que cette tourmente passionnelle nourrit la narratrice autant qu'elle la détruit.

Die junge Nonne illustre une autre facette de la tourmente. La tempête pianistique initiale reflète le tumulte extérieur ainsi que la crise spirituelle intérieure. L'apaisement lumineux final de l'« Alléluia » ne s'obtient qu'au prix d'un détachement radical du monde, d'un renoncement à la vie terrestre.

On retrouve dans *Vom Mitleiden Maria* une autre figure féminine : celle de la Vierge Marie confrontée à la souffrance de son fils, dans une contemplation presque immobile. Schubert met en musique cette compassion profonde à travers une ligne vocale recueillie et épurée, proche du choral, traduisant une intériorité douloureuse contenue, presque silencieuse.

La nuit, grande thématique du romantisme allemand propice au mystère et au recueillement, apparaît dans *Nachtstück*, qui retrace le chemin d'un homme vers la fin de sa vie à travers de lentes progressions harmoniques. Le nocturne n'y est pas apaisant, mais habité par une inquiétude sourde, tandis que ces mots résonnent dans l'obscurité :

*"Toi, sainte nuit, bientôt ce sera fini.
Bientôt je dormirai d'un long sommeil
Qui me libérera de toute peine."*

À l'inverse, *Abendstern* propose une clarté fragile, évoquant une lumière lointaine. La ligne vocale, presque immobile et effacée, fait résider la mélancolie dans la douceur même de la résignation.

S'il y a une divinité dans ce monde, elle se matérialise pour moi en la personne de Jean Sébastien Bach. Et qu'attend-on d'un dieu ? Qu'il nous sauve de nos tourments et apporte le repos à l'âme. Dans sa musique, il illustre comme personne le doute et les tourments de l'âme humaine, ordonne le chaos et permet aux sentiments diffus et sinueux de tendre vers la lumière. Un savant équilibre entre horizontalité et verticalité, entre reliance des entrailles de la terre aux cieux divins. Il était pour moi essentiel qu'il vienne parsemer de lumière et de pureté ce programme en agissant tantôt comme un écho qui renforce l'émotion schubertienne, tantôt comme une respiration lumineuse pour reprendre pied dans la mélancolie.

Dans la musique pour clavier de Jean Sébastien Bach, l'intime devient un langage universel. *Le Capriccio sopra la lontananza del suo fratello dilettissimo* transforme la séparation en méditation suspendue, tandis que *l'Aria des Variations Goldberg* ouvre un espace de repos et d'équilibre absolu. Dans le prélude en do mineur, enfin, la tension intérieure continue s'ordonne avec rigueur, mais n'apaise pas le trouble, laissant émerger une lumière lentement conquise à l'image de l'évolution du tumulte intérieur de la Jeune Nonne ou de Gretchen.

Ainsi, Bach et Schubert se rejoignent dans une même ambition : rendre audible l'absence. Qu'elle prenne la forme de l'obsession, de la prière, de la nuit ou de l'adieu, elle révèle une conscience aiguë de la finitude, que la musique, loin de dissiper, rend intensément présente. Là où Schubert expose la blessure, Bach construit un espace pour la traverser. Un lieu de contemplation, de méditation où le temps semble presque suspendu.

La pianiste Aurélia Vişovan était la compagne idéale pour explorer ces deux corpus exigeants, apportant une écoute profonde et une technique remarquable. Son propos délicat est soutenu par les couleurs chaleureuses en demi-teinte de l'opus 102 de Stephen Paulello.

Ce disque n'apporte pas de réponse définitive, mais ouvre une porte vers une expérience sensible, qui, je l'espère, pourra offrir un peu de lumière, de douceur et d'acceptation face à ces grandes questions. Il invite à une écoute intérieure, à une présence à soi, à l'écho des sentiments. Entre la voix et le silence, entre Schubert et Bach se dessine un espace où la musique devient un acte d'existence, et peut-être une forme de consolation et de tendresse.

Coline Dutilleul

In deinen süßen Händen • Musik für verlorene Seelen

*"Il faut que le noir s'accroisse pour que la première étoile apparaisse."
Christian Bobin*

Franz Schubert (1797-1828)

1. Die Götter Griechenlands, D. 677 (poem: Friedrich von Schiller)
2. Abendstern, D. 806 (poem: Johann Mayrhofer)

Johann Sebastian Bach (1685-1750)

3. Capriccio sopra la lontananza del suo fratello dilettissimo, BWV 992: III. Adagiosissimo
– Ist ein allgemeines Lamento der Freunde

Franz Schubert

4. Der Jüngling und der Tod, D. 545 (poem: Joseph Ritter von Spaun)
5. Leiden der Trennung, D. 509 (poem: Heinrich Joseph von Collin)

Johann Sebastian Bach

6. Aria von den Goldberg-Variationen, BWV 998

Franz Schubert

7. Vom Mitleiden Mariä, D. 632 (poem: Friedrich von Schlegel)
8. Die junge Nonne Op. 43, No.1, D. 828 (poem: Jacob Nicolaus Craigher de Jachelutta)

Johann Sebastian Bach

9. Praeludium und Fuga in C-moll, BWV 847 aus dem 1. Teil des Wohltemperierten Klaviers

Franz Schubert

10. Gretchen am Spinnrade Op. 2, D. 118 (poem: Johann Wolfgang von Goethe)
11. Schwanengesang Op. 93, No.3, D. 744 (poem: Johann Chrysostomus Senn)
12. Nachtstück, D. 672 (poem: Johann Mayrhofer)
13. Auf den Tod einer Nachtigall (II), D. 399 (poem: Ludwig Christoph Heinrich Hölty)

Johann Sebastian Bach

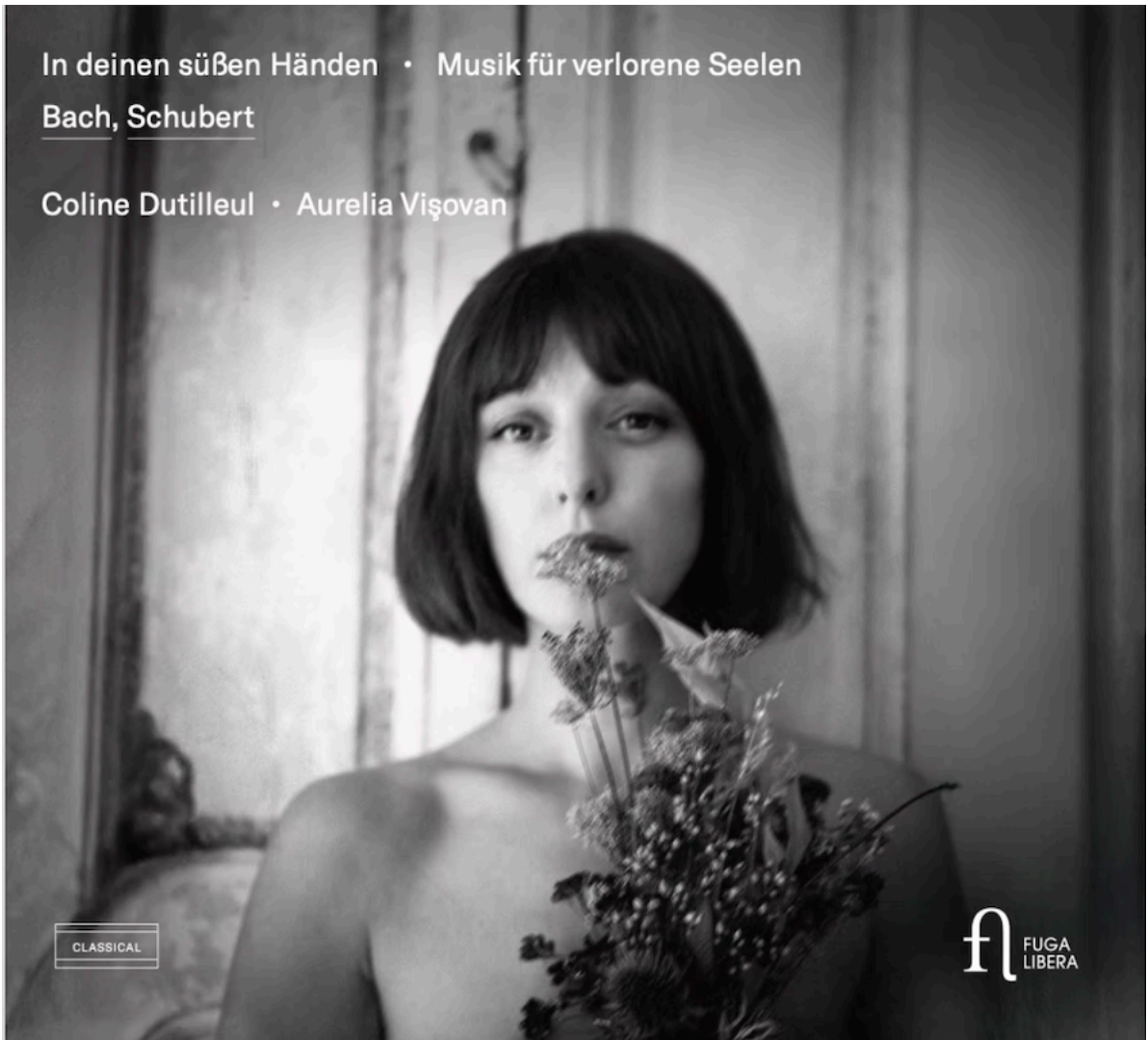
14. Capriccio sopra la lontananza del suo fratello dilettissimo, BWV 992: I. Arioso: Adagio
– Ist eine Schmeichelung der Freunde, um denselben von seiner Reise abzuhalten.

Franz Schubert

15. Berthas Lied in der Nacht, D. 653 (poem: Franz Grillparzer)
16. Du bist die Ruh, D. 776 (poem: Friedrich Rückert)
17. Melodram – Abschied von der Erde – Fragment aus dem Gedichte „Der Falke“,
D. 829 (poem: Adolf von Pratobevera)

In deinen süßen Händen • Musik für verlorene Seelen
Bach, Schubert

Coline Dutilleul • Aurelia Vişovan



CLASSICAL

f FUGA
LIBERA

Coline Dutilleul | coline.dutilleul@hotmail.com | +33771704367 | Paris - Berlin